

# LE PRIVILEGE DE VIVRE

## *Reflexions sur Robert Choquette*

Carlo Fonda

**C**OMMENT DÉFINIR l'oeuvre poétique de Robert Choquette, sinon comme une prière que le poète adresse à Dieu pour le remercier du privilège de vivre, d'exister? La plupart des poèmes de Choquette sont, en effet, des chants en l'honneur de la beauté du monde.

C'est Jean Hytier, je crois, qui, dans son étude de styles, donne le nom de thème à "un sentiment spécial et présent qui joue et se satisfait dans les combinaisons d'images." On conviendra que c'est précisément cet état affectif qui fait le fond de la rêverie poétique de Robert Choquette.

Dans le *Prologue* de ses *Oeuvres Poétiques*, le poète dit nettement son dessein. Ainsi la première image qu'il dresse est celle d'un homme que sa passion empêche de s'accommoder de l'existence ordinaire. D'une part, il est possédé d'une soif de plénitude, d'autre part, d'un besoin de s'anéantir. Dans la solitude où il se retire, il s'efforce de s'élever dans sa poésie à une conscience distincte de celle de communs mortels:

Je monterai toujours, pensif comme le soir,  
Oubliant peu à peu la rumeur des villages  
Et les pactes menteurs qu'entre eux font les vivants,  
Jusqu'à ce que mon coeur soit seul avec les Vents.

Mais le poète n'est certes pas soucieux de construire sa propre image pour les générations à venir et voilà qu'il mettra toutes les ressources de son âme poétique à soutenir un seul développement d'images et d'idées. Une extrême sensualité et une extrême musicalité se trouveront ainsi combinées et entremêlées pour peindre

les beautés, les séductions, les couleurs de son pays natal. Désignant de la main la splendeur qui s'étale devant le voyageur solitaire, le poète se fait prêtre et guide pour évoquer la présence au monde d'un pays unique: le Canada. Thème générateur de sa poésie, ce pays de rêve n'est pas seulement la clé d'un trésor de pensées fécondes, il est avant tout le monde de silence qui force la réflexion à se détacher du songe, où l'isolement mène la contrainte de penser et l'homme à demander pardon pour s'être nourri de mensonges. Enfin, il est le seul refuge où l'âme s'abandonne à la contemplation de l'impérissable pureté de la nature qui alors se confond avec la poésie elle-même.

Il a visité l'Europe où "tout est connu de l'homme à la nature." Il a vu Rome éternelle, Venise, Florence et Vérone, puis la Suisse et "l'éclair des glaciers" et enfin la France "aux sveltes cathédrales" mais ce qu'on trouve là-bas, c'est le passé. Voilà pourquoi c'est seulement dans son grand pays tout neuf et sans mesure qu'il éprouvera l'exaltation presque physique d'avoir tout l'avenir.

Poète, donc, par son amour du sol natal il en chante les grandeurs et le futur glorieux :

De qui, mon Canada, serions-nous donc jaloux,  
 Quand nous tenons encor l'heure préparatoire,  
 Ce privilège unique, à bénir à genoux,  
 De savoir nos lauriers les plus beaux devant nous,  
 D'avoir devant nous notre histoire?            (*Retour d'Europe*)

Dans ses poèmes, que nous osons appeler patriotiques, le Canada palpite, respire, se fait chair vivante. On y goûte la chaleur des maisons couvertes par la première neige d'automne. On y respire la senteur des sapins qui en rang nous accompagnent et le charme des bois où "la vierge nature chante le nom du Canada!"; on y hume l'arôme des saisons: le printemps "calme dans le vent pur", l'été "moite", l'automne qui apporte les vents du Nord "diaboliques vengeurs", l'hiver qui "efface les laideurs boueuses des étangs".

Il n'y a pas longtemps, Louis Dantin, dans sa préface à *Emile Nelligan et son Oeuvre*, se plaignait qu'il n'y ait eu qu'un seul poète, Pamphile Lemay, "dont la vision poétique se soit nettement restreinte aux hommes et aux choses de notre pays". Mais en lisant Choquette, on n'y trouve guère de poème qui ne contienne pas un souvenir, une impression, un objet qui rappelle le Canada. A Florence, il se promène le long de l'Arno, et visite les somptueuses églises et les riches musées. Il en rapporte une admiration profonde dont témoignent les vers qu'il compose à l'honneur de la vieille Europe. Mais l'atmosphère qui plane sur ces poèmes, c'est celle de sa terre natale. Sans doute, il a beaucoup admiré les tableaux de

Botticelli et ceux du Pérugin mais, lorsqu'il veut reprendre la palette pour les reproduire, c'est aux couleurs, aux sons, aux impressions de son pays qu'il fera appel. Ainsi, cette Vierge du Pérugin a pour décor un paysage qui n'est pas celui de la Toscane, mais, au contraire, celui d'un pays — le Canada — où les images ne sont limitées que par l'horizon et par le ciel, au sens littéral et au sens figuré.

Dans les vers suivants, on voit la neige indifférente, même implacable, qui pèse sur un pays de rêve. On admire les multiples combinaisons de formes, de couleurs qui unissent mille rythmes d'images au sein de l'univers cependant que le portrait central de la Vierge Marie, par une subtile correspondance, exprime tacitement ce qui unit le monde matériel et l'univers spirituel :

Votre front est plus pur que les neiges intactes.  
Le murmure confus de nos coeurs moribonds  
Fait à vos pieds sacrés le bruit des cataractes  
Que chantent dans la brume et dans les soir profonds.

Vierge du Pérugin, ô Vierge immaculée . . .

Répandez à jamais la lumière étoilée  
Qui filtre entre vos cils, ô reine des blancheurs!

*(A la Vierge du Pérugin)*

Mais c'est un univers fraternel auquel il rêve, et Choquette essaiera de découvrir l'harmonie primitive du nouveau monde pour inviter ses frères à entendre l'appel du Prince-des-Oiseaux et s'orienter vers l'amour humain, comme un peuple en adoration. L'Amérique du Nord était un éden de bonheur car la nature y était prodigue de ses dons. Royaume de surabondance et de fécondité, elle était un monde d'innocence et de beauté :

Alors, les caribous marchant dans les roseaux  
Levaient à chaque pas d'innombrables oiseaux,  
Et les bancs de harengs, au temps des saisons neuves,  
Luisaient, tels que des rais de soleil sur les fleuves.  
Le grand aigle de mer qui rasait les sapins  
Faisait courir son ombre au penchants des collines ;  
Et l'aurore emplissait l'oeil rose des lapins . . .

Et tous les animaux dont la forêt regorge  
S'unissaient à la voix des hommes triomphants  
Dans l'ivresse de vivre et d'être des enfants.

Telle était l'Amérique indomptée et sauvage.

*(Le Chant de l'Aigle Rouge)*

Le héros de ce monde était comme un enfant qui porte dans leur plus pur éclat les plus beaux dons de la nature: l'ampleur sereine du ciel, le charme incantatoire des plaines, le chant du désir de vivre et le poème de l'amour humain. Et voici que, "debout dans le jour qui commence", il chante "l'hymne au pays devant le lac immense":

O mon pays, salut dans le ciel élargi! . . .

Et voici que mon âme entr'ouvre sa paupière  
Et pose sur la vie un long regard d'amour . . .

Je rêve de courir dans l'aurore, à travers  
Les plaines, enjambant les houles des collines  
Et portant sur mon dos le carquois du soleil!  
Je veux remplir mes mains d'étoiles cristallines  
Pour les faire rouler sur la terre en éveil  
Et, drapé du manteau de l'aurore fleurie,  
Etreindre sur mon coeur le coeur de ma patrie!

Or, cette aurore nouvelle qui a jadis brillé sur le crépuscule de son pays éveille chez le poète beaucoup plus qu'un simple souvenir d'un paradis commun du bonheur primitif. Il découvre que le lieu et le principe de cet antique rêve de la plénitude vitale n'est pas dans ce qui paraît aux yeux du monde, mais en ce qui existe dans le secret du coeur; c'est là la seule demeure de son authentique séjour. Est-ce que ce n'est pas dans le coeur, et dans le coeur seul, que se cache et vit cette loyauté totale de l'homme envers la nature, cette correspondance pleinement harmonieuse entre les créatures de la terre, cette vision, enfin, de l'amour humain dont l'oeil pur d'une époque perdue était capable? Certes, l'homme est devenu sordide et méchant le jour où il est devenu l'esclave des "passions voraces", où il s'est emparé de "la hache fratricide." En apprenant à haïr, il a commencé de mourir. Et le poète déplore l'affreux avantage de la "querelle des races" comparé à l'indéfectible jeunesse, à l'incomparable beauté de son pays:

Car ces conflits mesquins, ces troubles désastreux  
Qui retardent tes fils ne sont pas faits pour eux;  
Pour eux les fronts virils, les têtes orgueilleuses  
Dont la gloire est d'atteindre aux cimes rocailleuses

Il croit que toutes les contradictions, toutes les souillures humaines peuvent être purifiées par l'innocence du coeur. Il veut dire par là l'ignorance enfantine

qui, comme la charité dont parle Saint-Paul, croit toutes choses. C'est ainsi qu'aux misères, aux cruautés, aux aveuglements du monde, l'Aigle Rouge oppose, par la bouche de son barde, la fraîcheur et la jeunesse de son pays. C'est ainsi qu'il portait la pureté qui épouse le pardon :

Pays de l'avenir, que tes enfants s'unissent!  
Prête-leur ta jeunesse et qu'ils s'y rajeunissent!  
Fais qu'un grand idéal ou qu'un orgueil fervent  
Illumine leur âme et les pousse en avant!

Mais la jeunesse, cette possession incorruptible, est, comme la pureté, le privilège de la douceur des cieux, de la forêt giboyeuse, des champs de semence. Car qu'est-elle, au fond, sinon soit illimitée? Soit du soleil, donc, du "soleil de l'Amour" que toute conquête exalte et nulle possession n'apaise :

Ce jour où tes enfants que la brume aveugla,  
Enterrant à jamais la hache fratricide,  
Regarderont monter devant eux, par delà  
La forêt giboyeuse et les champs de semence,  
Le soleil de l'Amour ouvrant son aile immense!

Mais si le pays natal est presque constamment présent dans l'oeuvre du poète, Dieu apparaît aussi dans sa puissance créatrice et paternelle. Pourtant, le Dieu de Choquette n'est pas le Dieu de la Bible. Sans doute, le poète est de famille catholique et pratiquante, et il en garde toujours le souvenir comme en témoin, par exemple *Cantique du Jeune Prêtre* :

O mon Pasteur, je t'aime et tu me fais heureux  
Jusqu'au fond ébloui de mon coeur ténébreux!  
Que je sois digne au moins de mon saint ministère!

ou *Prière du Matin* :

Déposes-y, Seigneur, tes vertus éternelles,  
Fais refléter sur nous ta céleste clarté.  
Mets la stabilité dans nos âmes fuyantes,  
Lave l'iniquité dont nos mains sont ployantes,  
Epure jusqu'au fond nos coeurs mystérieux.

Mais la présence de Dieu demeure, comme la vie elle-même, claire et obscure en même temps. Et la vie est un problème qui se pose à chaque instant de notre existence éphémère, même si ce problème trouve sa solution en Dieu qui seul donne à l'homme sa véritable espérance :

Oh! laisser ici-bas la misérable fange,  
La chair où l'esprit pur, fait d'amour et d'orgueil,  
Se tourmente et se mange . . .

S'envoler vierge et libre et choir au pied de Dieu!

(*Ode aux Etoiles*)

Ainsi, il lui arrive souvent de confondre son amour de Dieu avec son amour de la Nature qu'il voudrait concilier, compléter et justifier l'un par l'autre. Voici *Cimetière au Printemps*, qui voudrait être un rappel de la profondeur de notre misère et qui est, en effet, un hymne admirable à la terre qui recèle le germe de la vie, à la terre qui abrite des valeurs et des êtres qui sont sacrés:

Anges sculptés, ouvrez vos deux ailes de pierre,  
Et que toutes les fleurs relèvent leur paupière  
Pour voir le soleil neuf grandir à l'horizon!

Et toi, place discrète où repose ma mère,  
Où l'arbuste immortel et jeune et frais toujours  
Semble avoir retenu le parfum de ses jours  
Et ne ternit le sol que d'une ombre éphémère;

Mais, à mesure que nous pénétrons plus avant dans ses poèmes, Choquette nous paraît assez loin de la croyance car il confond tout. Sans doute, Dieu existe pour lui, mais c'est un Dieu de poète, nous voulons dire par là un Dieu symbole d'un besoin d'absolu. Dans *Nostalgie*, c'est sous les espèces de l'amour que Dieu se manifeste, mais cet Amour est à la fois dionysiaque et voluptueux:

Amour germe de l'être, amour, source de vie,  
Essence créatrice au Créateur ravie,  
Verbe de l'absolu, de l'espace et du temps!  
O fontaine, combien mon âme inassouvie  
Se plonge en ton cristal et s'abreuve longtemps.

*Melancholia* où se fait jour l'effort ambitieux du poète pour déchiffrer la vie peut bien paraître une sorte de reproche que l'artiste adresse à Dieu:

. . . . . Seigneur, pourquoi fis-tu  
Sans limite notre âme et le corps si fragile?  
Pourquoi tant d'idéal, tant d'amour et d'ardeur,  
Si l'on est enlisé dans la chair, ô Seigneur?

Cependant, il a besoin de Dieu :

Seigneur, je ne suis rien qu'une argile souffrante ;  
J'ai mon néant dans l'étroitesse de mon oeil.  
Pardonne-moi, Seigneur, mon misérable orgueil.

Fait-il conclure que le poète a voulu illustrer la misère de l'homme qui saurait perdre Dieu ou bien qu'il a voulu seulement décrire, comme du reste l'annonce le titre *Melancholia*, un état de solitude et d'abandon? "Oh! viens remplir de Toi l'abîme de mon coeur!" Mais l'espoir en Dieu demeure, car :

Sans Toi je ne suis rien que la forme d'un songe  
Un mélange effrayant de boue et d'idéal.

Cet espoir, pourtant, on ne saurait l'interpréter comme une profession de foi. Il réfléchit, dirais-je, un état d'âme singulier, un sentiment beaucoup plus qu'un besoin de l'esprit. Comme dans *Géhenne* d'ailleurs où il nous donne la clé de son doute blasphème :

O Maître qu'adorait ma mère,  
Ne fussiez-vous qu'une chimère  
Je veux vous aimer malgré moi

Certes, c'est un besoin qu'il exprime, mais c'est un besoin de tendresse et non pas de croire: en fait, c'est de son besoin de tendresse que le poète nous parle, et la tendresse, le sait-on, s'accompagne toujours de la mélancolie, sentiment dont le doute est le symbole, et dont l'écho sont les accents de notre tristesse infinie :

Fais-moi meilleur, fais-moi meilleur, ouvre mes yeux,  
Que le courage y rentre avec l'azur des cieux!

Le même thème, il le reprend dans *L'Homme*, quoique le sentiment qui habite ou constitue ce poème ne soit plus l'espoir en Dieu, mais le songe permanent que chacun porte en soi et dont l'essor est la conscience d'un manque, d'un vide, qu'engendre l'imperfection de l'existence. C'est l'antique rêve du bonheur adamique qui a formulé la loi intime de la nature humaine et dont l'exigence est cette soif d'absolu qui donne à la vie toute sa valeur et tout son mystère :

L'homme, éternel trompé que l'espoir désaltère,  
Inlassablement cherche à comprendre la terre,  
A deviner quel crime on lui fait expier . . .

Et que malgré la chair il se souvient du ciel! . . .

C'est cela, cet espoir, le magique levain  
Qui fait que l'homme garde à jamais ses chimères.

Et pourtant c'est cette chair tout à l'heure méprisée qui provoque l'esprit, qui est le premier moteur du génie humain :

Eh! comment ferait-il sa route séculaire,  
S'il n'avait dans son sang l'héroïque liqueur,  
S'il n'avait la jeunesse éternelle du coeur?

Chez Choquette, ce qui frappe, pourtant, c'est que sa poésie n'est pas de nature mystique. Au contraire, c'est une poésie de la vie, de toutes les formes de la vie, c'est une poésie de la nature, de toutes les manifestations de la nature. Certes, il y a une multiplicité de thèmes qui s'entrecroisent dans ses poèmes : la liberté, l'amour, la création de l'oeuvre, la louange à Dieu, l'homme dans son éternité agissante, mais ce n'est pas dans cette richesse que son imagination aime à se mouvoir pour y puiser ses symboles et ses métaphores. C'est la beauté de la nature, la beauté de son pays encore si vierge que le poète a choisie comme patrie de ses songes. C'est là, autour des villages agenouillés de son sol natal qu'il a entendu ces appels et rêvé dans ces silences par qui se crée l'Inconnu divin :

Le ciel net où fleurit l'aurore  
Découpe haut le cap sonore,  
Et le village de Grand-Pré  
Se reveillant tout empourpré  
Fait sourire chaque toiture . . .

O vision des chers aieux,  
Légende aux parfums merveilleux!  
Lumière dans notre ombre opaque,  
Doux rêve ensoleillé de Pâque!      (*Pâques Anciennes*)

On voit, donc, comment l'âme sensible du poète, toujours soucieuse de saisir l'eurythmie d'un paysage, sait trouver sa charnière autour de laquelle s'ordonne l'harmonie d'un lieu chéri. De même dans cet autre poème *Pâques* :

Sous le soleil d'avril qui flambe dans l'azur  
La campagne du Nord s'étale et se déroule  
Avec ampleur. Tout est calme dans le vent pur.  
La neige, amoncelée aux bras des sapins, croule . . .



Car c'est au vieux Québec la fête du printemps,  
La fête du clocher qui fait les toits plus proches.  
Jour de Pâques, jour d'or où la Terre a vingt ans,  
Écllosion du coeur, renaissance des cloches!

Ainsi, c'est à l'image pittoresque, à la sensation visuelle qu'il faut toujours revenir chez Robert Choquette. Voici, par exemple, comment, sous l'image pittoresque que le poète développe sous son aspect concret et visuel, l'on trouve l'explication d'une réalité spirituelle ou d'une vérité religieuse:

Glèbe féconde où les épis chantent en chœur,  
L'âme du peuple a pris racine dans ton coeur  
Et tu nourris sa jeune vie . . .

Glèbe dont le blé mûr peut nourrir tant de monde,  
Sois généreuse et bonne à celui qui féconde  
Et qui met l'avenir dans ton sein . . .

Glèbe d'où monte au ciel un chant laborieux.

(*A la Terre Natale*)

C'est pourquoi, estimons-nous, les visions de Choquette sont si exactes et précises et les accords qu'elles entament entre elles sont toujours "aussi doux à l'oreille que la lueur de l'aube est douce à l'oeil." Sans doute, nous avons tous connu la fraîcheur pénétrante de l'air dans une forêt de sapins. Nous y avons goûté cette légèreté qui renouvelle le corps et le spiritualise. Dans *Sous le Sapin* la saveur de la nature vit à la fois réelle et irréelle:

Est-il rien de plus doux qu'un rêve qu'on habite  
Un jour entier, près des sapins, sous le ciel bleu?  
On oublie un moment la ville qui s'agite,  
On n'a jamais été plus intime avec Dieu.

Ainsi l'amour, que ce soit l'amour de l'épouse, d'un fils, de la nature, pour les morts, a toujours pour décor un coin du Canada chéri. Et (*Aimer*, I, 94) c'est "de plonger son corps parmi les sapins verts."

Mais parmi les images, c'est sans doute à la mer que le poète donne ses préférences. La mer, symbole de perplexité et d'élans sans issue, toujours évocatrice de désirs et de détresse, de violence et de calme mystérieux, renferme en son être l'essence du réel et la fugacité de l'existence qu'elle change, par le mystère de ses formes infinies, dans l'éternité du procès créateur.

Ainsi la mer, qui est constamment présente dans la poésie de Choquette, de-

viendra le maître du chant dans ce deuxième volume d'*Oeuvres Poétiques. Suite Marine*, l'a défini le poète; mais aussi épopée d'un homme qui avec la mer, et la mer en lui, parcourt le beau pays, le ciel qui l'encompasse, la vie qui l'habite et finalement ses rêves.

Dans le *Prologue*, la mer nous est présentée comme l'annonciatrice et la dispensatrice du néant même, hors duquel surgit la création dans toutes ses angoisses, et toutes ses contradictions, et tous ses mystères :

Masse de nuit féconde où les premiers ancêtres  
 Cherchèrent dans l'effroi leur forme et leur couleur ;  
 Paradoxal abîme où l'animal est fleur,  
 Où la plante respire et dévore la bête,  
 Où la mort et l'amour et l'amour et la mort  
 Passent de l'un à l'autre en une vaste fête

Mais voici qu'une évolution s'opère grâce à laquelle on passe du pittoresque au symbolisme. La mer est comparée au coeur de l'homme et, notons-le bien, la comparaison est très précise, soit parce que les deux termes (mer et coeur) ne sont jamais fondus l'un à l'autre, soit parce que l'image ne quitte pas complètement le domaine intellectuel :

Mer, image du coeur, changeant, nouveau toujours,  
 Cercle d'ombres et de clartés, dont les contours  
 Flottent dans les vapeurs floconneuses du songe!  
 Ténèbres de la mer, nuit du coeur, que prolonge  
 Toujours plus d'ombre encore. . . .

Mais il y a plus, car, lorsque Choquette établit les termes de ses équivalences, il reste toujours dans le domaine de la comparaison. Le point de contact entre le comparant et le comparé n'est jamais quitté par le poète, même dans les détails :

Et dans le coeur aussi s'avancent tour à tour  
 Et reculent, pareils aux puissantes marées,  
 Le doute et l'espérance, et la haine et l'amour ;  
 Et sur le coeur aussi des barques sont parées,  
 Et dans la nuit du coeur des carènes sombrées  
 Pourrissent lentement autour de leur secret.

En opposition avec cette image en même temps claire et complexe, voici une image de la même mer remarquablement contractée; dans *La Maison sur la Mer*, c'est toute la vie humaine qui est ici déroulée. Les deux termes considérés sont la mer et la mort, mais l'image est une seule : la spirale de la vie :

. . . Entre nous et le rêve  
Circule cette odeur qui hante le cerveau,  
L'âpre odeur de la mort qui féconde la vie.  
Nourrice alimentant l'éternel renouveau,  
Tueuse dont la faim n'est jamais assouvie,  
La mer jette à nos pieds ses morts et ses vivants.

Finalement, la mer apparaît sans secret dans un flamboiement qui est comme un reflet d'éternité :

La mort, la mer, l'amour . . . Car c'est l'instinct d'amour  
Qui, dans la mer, commande à des forces énormes  
D'assouplir, d'embellir, de varier leurs formes ;  
Puis la mort entre en jeu qui, demain, à son tour  
Dévorera l'amour qui l'avait fécondée ;  
Jusqu'au jour où la mer inquiète, obsédée  
Par le désir, obscur, l'instinct aveugle et sourd,  
Fera recommencer aux êtres comme aux choses  
L'enchaînement sans fin de leurs métamorphoses.

Dans *La Plage*, la vision de la mer est statique et dionysiaque. La mer est le sphynx, l'énigme vive qui inspire depuis toujours en tout poète un besoin d'innocence et de pureté première. Besoin antérieur à l'histoire donc et dont la mer est la seule source, car c'est en elle seule que se déploie la lenteur d'une contemplation sans terme et d'une interrogation sans lendemain :

. . . . Et la mer, la grande inspiratrice  
D'espoirs bâtis, en écume dissous,  
Accompagne ces voix défuntes ; la nourrice  
Des rythmes des plus forts, des rythmes les plus doux.

Le deuxième volume des *Oeuvres Poétiques*, donc, n'est qu'une suite de variations sur le thème de la mer, semence et fruit de la victoire sans cesse prolongée contre la mort. Certes, chaque poème pousse son ciel et dicte au poète ses préférences. Ainsi, ce sont les paysages marins — parfois des saynètes — qui lui ont été des animateurs et lui ont parfois imposé ces passages de l'alexandrin au verset et même (*La Nuit Millénaire*) au vers blanc.

Mais il a plus car la mer n'est, pour Choquette, que la forme intelligible de cette conjugaison de toutes les existences liées en hymne et s'élevant à Dieu. La mer, qui ne se maintient en elle que par le mouvement et le rythme, est le symbole de cette oscillation continuelle entre l'être et le non-être à travers laquelle l'univers

progresses et se métamorphose. La mer, où la vie ne dure que grâce à des morts partielles, est l'image de l'éternité cachée dans l'unité du temps où "nuit et jour perd son temps à rattraper le Temps". La mer qui s'ouvre, inonde et profère, est la figure idéale de l'amour qui provoque et fait naître le songe permanent que chacun porte en soi, et que le poète nomme ISEUT. De là cette nostalgie in-formulée, cette indéfinissable aspiration qui hantent cette *Suite Marine*, et dont la douceur n'est ni dans le souffle ni dans le chant, mais dans l'éternité. En effet, qu'est-ce que ce chant sinon une suite de rêves, de songes singuliers, à la fois vagues et puissants comme la mer elle-même, et dans lesquels l'esprit s'enfonce pour se perdre dans l'éternité même du désir amoureux: "... Iseut, vivant mirage, Je volerai vers toi, mais tu fuiras toujours". Mais la mer est domaine plus vaste encore que le songe :

Et la mer chantera vers notre caravelle  
 Comme chante la mer depuis les premiers temps  
 Et comme chantera dans la suite des âges  
 La mer aux mille voix, mer aux mille visages,  
 Qui, toujours plus nouvelle en ses flots palpitants,  
 Toujours se rajeunit et se recrée en elle,  
 Toujours reste pareille à la mer éternelle.      (*La Figure de Proue*)